

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

Parti du château de Fenestranges le 8 septembre, à la tombée de la nuit, Raymond Schloss n'arrivait à Paris que le 11 dans la soirée. Il avait mis trois jours, par le fait de la désorganisation des services et de l'encombrement, pour venir de Nancy à Paris.

Trois jours d'angoisses suprêmes !

En arrivant à la gare, le Lorrain n'était plus seul.

A partir de Châlons-sur-Marne, où le train s'était arrêté longtemps afin de laisser descendre des soldats de toutes armes qui venaient au camp pour tenter de reconstituer une armée, l'ancien colporteur avait eu pour compagne de route une jeune femme dans le compartiment qu'il occupait.

L'attitude réservée et modeste de cette jeune femme s'était tout d'abord imposée à son attention et à sa sympathie.

La voyageuse apportait avec elle en s'installant dans le wagon deux paquets volumineux et une boîte carrée qui lui servait de valise.

Schloss l'aida à placer tant bien que mal ses paquets, de la manière la moins encombrante, sous la banquettes du compartiment de troisième classe, et eut la politesse de lui céder le coin qu'il occupait avant son arrivée.

Le compartiment, laissé libre par les soldats qui n'allaient pas plus loin, fut bientôt bondé de fuyards à qui Paris semblait lieu d'asile.

Un coup de sifflet strident retentit et le train, trop lourdement chargé, se mit en marche avec lenteur.

Le costume de la nouvelle venue semblait indiquer clairement qu'elle était femme ou fille d'ouvrier, mais si simple que fût la toilette elle se recommandait par une exquise propreté.

Un petit bonnet de linge d'une blancheur éclatante donnait une sorte de coquetterie au visage régulier et à la physionomie point du tout banale.

En somme, la jeune femme pouvait passer à bon droit pour jolie.

Des cheveux d'une grande abondance encadraient le front dans leurs bandeaux noirs et brillants, et faisaient vigoureusement ressortir la teinte délicatement rosée du teint.

Des sourcils moins noirs que les cheveux abritaient de grands yeux d'un bleu sombre tout à la fois mélancoliques et doux ; — une bouche petite, aux lèvres rouges s'ouvrant dans le sourire sur des dents admirables ; — un nez d'une grande délicatesse, légèrement retroussé du bout, à l'instar de celui de Cléopâtre — tel était le portrait de la voyageuse qui venait d'attirer l'attention du garde général du comte d'Areynes, et qui doit jouer dans notre dramatique et véridique récit un rôle d'une importance capitale.

Elle pouvait avoir vingt-quatre ans.

C'est du moins l'âge que lui donna Raymond Schloss en l'examinant à la dérobée.

En wagon on fait vite connaissance, surtout en wagon de troisième classe, et dans les conditions tout à fait anormales où nos deux personnages se trouvaient réunis.

Le brave Lorrain, non par curiosité mais parce que fatigué de vivre dans l'isolement de sa pensée, éprouvait le besoin de causer un peu, ne tarda point à engager la conversation avec sa jolie voisine.

VI

— Vous allez à Paris, mademoiselle ? demanda Raymond Schloss.

La voyageuse sourit.

— Pas mademoiselle, monsieur, dit-elle en attachant sur son interlocuteur un regard très doux, madame... voilà sept mois déjà que je suis mariée.

— Pardonnez-moi, madame... On pouvait s'y tromper... Vous avez l'air si jeune...

— Ah ! il n'y a pas de mal, et ce n'est même que flatter...

Oui, monsieur, je vais à Paris...

— Rejoindre votre famille.

— Mon mari, monsieur. Je suis née à Châlons-sur-Marne, que ma mère habite encore, et j'étais venue passer quelques jours avec elle... j'espérais y rester un peu plus longtemps, mais ce qui se passe me force à retourner auprès de Paul... Paul, c'est le prénom de mon mari, monsieur...

La jeune femme s'exprimait avec facilité et d'une façon très correcte. On devinait qu'elle avait reçu une certaine éducation.

La sympathie de Raymond grandissait.

— Le travail va manquer à Paris dit-il avec cette guerre maudite ! Qui sait ce que l'avenir nous réserve ! !

— Le travail manque déjà, monsieur...

— Vraiment ?

— Mon Dieu, oui... J'ai reçu une lettre de mon mari il y a deux jours... une lettre pas gaie, je vous assure. La fabrication est arrêtée partout. Les ateliers se ferment faute de commandes... Son métier de layetier-emballleur est mort en ce moment, me dit Paul, et il s'est mis de la garde nationale... On forme des bataillons dans tous les arrondissements de Paris, à ce qu'il paraît. Paul est un peu exalté... Oh ! je ne le blâme pas d'être bon patriote, mais j'ai peur qu'il ne fasse quelque coup de sa tête... Je ne retrouverai ma tranquillité d'esprit que quand je serai auprès de lui... J'aurai peut-être assez d'ascendant sur lui pour l'empêcher de se lancer dans des folies.

— De quelles folies serait-il donc capable ?

— De vouloir s'engager dans l'armée pour aller combattre les Prussiens...

— Eh ! madame, répliqua Raymond, en agissant ainsi ce n'est pas une folie qu'il ferait, mais son devoir...

— Oui, vous avez raison, il ferait son devoir... Mais quand on se bat on risque sa vie et, s'il était tué, je resterais seule, moi, seule avec...

La jeune femme n'acheva point sa phrase et une vive rougeur envahit ses joues.

Le garde général l'enveloppa d'un regard et comprit ce qu'elle n'avait pas osé dire.

La voyageuse, à son tour, questionna :

— Vous allez à Paris, vous aussi, monsieur ? demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— Est-ce que c'est à Paris que vous demeurez habituellement ?

— Non, madame. J'y suis venu plusieurs fois pour mes affaires et j'y viens aujourd'hui chargé d'une mission...

— Alors, vous êtes de la province ?

— Je suis Lorrain.

La jeune femme joignit les mains.

— Ah ! votre pauvre pays ! fit-elle avec une douloureuse compassion, comme ils ont dû l'écraser, le dévaster, ces abominables Allemands !

Schloss eut un geste de colère. Un éclair brilla dans ses yeux.

— Mais vous attendrez la fin de la guerre pour y retourner ?

— J'y retournerai avant... répondit l'ancien colporteur.

— Mais pourquoi ?

— Il le faut.

Comme les sept huitièmes des femmes et les trois quarts de l'autre huitième, la voyageuse aimait à causer. Il n'y avait pas de mal à cela ; d'ailleurs la glace avait été rompue par les premières paroles échangées.

Elle reprit :

— Puis-je vous demander, sans indiscrétion, dans quel quartier vous avez affaire ?

— Dans le quartier Popincourt.

— Tiens ! tiens ! c'est presque le mien...

— Ah !...

— Oui, nous demeurons rue Saint-Maur. C'est à l'église Saint-Ambroise, sur le boulevard Voltaire, que je me suis mariée il y a sept mois.

Raymond tressaillit.

— À l'église Saint-Ambroise... répéta-t-il.

— Et que j'espère bien faire baptiser mon premier enfant, continua la jolie voyageuse.

— Alors, reprit Schloss, puisque vous êtes de la paroisse de Saint-Ambroise et que vous vous y êtes mariée il y a sept mois, vous devez connaître M. l'abbé d'Areynes...

— Le premier vicaire ?

— Oui.

— Si je le connais ! Ah ! je crois bien, que je le connais ! c'est lui qui m'a mariée ! Alors, vous le connaissez aussi, vous, monsieur ?

— C'est chez lui que je vais